



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

TÉMOIGNAGES 1939 (suite)

« L'EPOPEE... »

Comment j'ai vécu la déclaration de guerre du 3 septembre 1939.

Avant la mobilisation j'étais sergent d'active au 60° R.I. en garnison à Besançon. Mais j'étais affecté en cas de guerre au « noyau actif » du 44° R.I. (Régiment de réserve qui devait se former à Lons-le-Saunier).

Vers le 20 août je me trouvais en permission (la première de l'année!) quand, le 22, j'ai reçu un télégramme officiel m' enjoignant de « rejoindre corps immédiatement ». Ce que je fis. Le 23 je fais route sur Lons-le-Saunier et je rejoins le village de Trénel où devait se former la 6° Compagnie (dénommée « Compagnie Peugeot » en mémoire du caporal Peugeot, du 44° R.I., premier tué de la guerre 1914-1918).

Les jours se passaient à faire des navettes (souvent à pied!) au Centre mobilisateur de Lons pour percevoir le matériel (armement et équipement) destiné aux futurs réservistes. Il fallait en outre préparer les cantonnements prévus chez les habitants pour recevoir la troupe.

Nous avons appris la mobilisation le 2 septembre par la radio : j'ai encore dans les oreilles la voix de Daladier et je revois les larmes des personnes chez qui nous étions à ce moment-là.

Le 3 septembre à 11 heures la Grande Bretagne déclarait la guerre à l'Allemagne. A 17 heures la France prenait la même décision.

Dès le lendemain les réservistes arrivaient. Nous les « retrouvions » car ils étaient déjà venus faire une période de 21 jours dans le même village au mois de juillet précédent.

Il a fallu alors aller les chercher (à pied) à la gare de Lons et les ramener — non sans mal! — dans leurs cantonnements.

Le 10 septembre le régiment était sur « pied de guerre » et le 11 au matin, ce fut le rassemblement général. Les bataillons se sont regroupés sur la R.N. 83 à Messia et alors « sac au dos » et « en avant » pour la gare de Lons où l'embarquement eut lieu à 11 heures. A 9 heures du soir c'était le terminus à Morvillars et débutait alors l'épopée qui devait aboutir à Sandbostel...

— 0 —

Quand le 23 août j'ai rejoint le 44° R.I., je laissais beaucoup de copains au 60° R.I... Un an plus tard je me suis retrouvé avec 4 d'entre eux à Sandbostel et sur le Brommy, c'étaient : DUMONT, GREMSKI, PALLOIX et NOIQUE.

Charles VAUGIEN,
Sergent au 44° R.I.

3 SEPTEMBRE 1939 : L'ENTHOUSIASME A ZÉRO

C'était hier. Et pourtant, il me semble que c'était aujourd'hui. C'était devenu quelque chose d'inévitable. Tout le monde était fixé là-dessus.

Il faut dire que dans mon village de 1500 personnes, dans mon quartier un peu à l'écart où vivaient 5 familles, c'était un peu le vase clos et un peu la vie en commun. Les idées étaient un peu partagées.

Et la radio a annoncé le rappel des fascicules n° 2. Je me trouvais être le seul à partir, laissant ma mère, veuve, toute seule.

Il est facile de dire que je n'avais pas le moral ; je venais de faire une « période » dans les Alpes sur la frontière italienne. Cela avait été une histoire de fou ! Une quarantaine de sous-officiers convoqués à Sospel, puis répartis dans des unités en manœuvres dans la montagne. J'étais arrivé avec 6 camarades le soir dans une compagnie. Notre arrivée imprévue n'avait suscité qu'un accueil des plus froids. Pas de repas prévu, logement dans une maison en ruines sans porte ni fenêtre.

Et le lendemain : « Rassemblement à 7 h 30 », puis : « Faites ce que vous voulez, je n'ai pas besoin de vous ».

La rencontre de douaniers m'a sauvé pour mon emploi du temps. Je parlais avec eux en tournée dans la montagne. Un jour, nous avons vu une unité italienne en manœuvre. Uniformes minables, casse-croûte écœurant. Moi, je partageais avec les douaniers le saucisson confisqué aux contrebandiers.

Tout cela pour me donner une idée bizarre sur l'armée et la guerre qu'on sentait venir.

Mon armée que ces sous-officiers embarrassaient et dont on ne savait que faire et ceux d'en face pour qui seul l'uniforme des officiers comptait...

Aussi, le fameux jour, c'est avec des pensées confuses que je pris le train, rejoignant d'autres mobilisés pour une aventure qui nous paraissait irréelle et en tout cas

YAKOUTIE, terre inconnue (2)



Le soir du quatrième jour de « croisière », un film passe en anglais. Une occasion de me tester, mais le résultat est médiocre. Je ne comprends que l'écume des dialogues de « Moscou ne croit pas aux larmes ». Images belles, réalistes, parfois cruelles, sans jamais être violentes, irréalistes. Le héros ressemble un peu à Montand, l'héroïne est belle, émouvante et sobre. J'en retire, avec des larmes vite écrasées, une impression reconfortante et mélancolique à la fois...

Des bateaux croisent le « Michaël Svetlov ». Des bâtiments du même type parfois, mais plus souvent des cargos transportant du bois ou d'autres matériaux, des containers, et des pétroliers fluviaux ou pénières à pousseur. Un cargo de fort tonnage porte le nom fameux de « Leningrad » en cyrillique.

Une excursion est prévue à la halte verte du confluent de l'Oura. Curieusement les bords de cette belle rivière pourtant verdoyante semblent n'abriter que des moustiques. Pas un seul animal en vue, pas plus au sol que dans les airs. Les eaux, elles, sont riches, paraît-il, en poissons de toute sorte. Des traces dans la terre molle révèlent la présence du gibier qui, à l'approche de l'homme s'enfuit sous les couvertures tout proches. Sur la colline, des rochers en surplomb font penser à la muraille en ruine d'un château démantelé, à Chinson. Un autre bloc de granit roux, énorme, marque à l'opposé l'entrée de l'Oura dans sa grande sœur Léna. Au pied du « château », la tente d'un géologue barbu qui tente de faire passer la rivière à quatre ou cinq de nos compagnons, les plus hardis, dans son embarcation bardée de toile caoutchoutée. Il y parvient après bien des efforts... Sur l'eau calme quelques oiseaux qui ressemblent à l'hirondelle virevoltent très bas, annonçant la pluie...

Une « table ronde » se tient dans l'après-midi. La

ne nous passionnait pas, mais vue comme une erreur de nos gouvernants. En effet, nous partions, quittant famille et emploi, pour aller faire taire un dictateur surexcité qui n'arrêta pas de hurler à la radio.

Les adieux des voisins se voulaient encourageants et aimables. « Notre armée est terrible », qu'ils me disaient. En moi-même, cela me faisait encore plus de mal, marqué que j'étais par la période lamentable que je venais de vivre.

Je savais que cela finirait mal. Et le voyage vers le centre mobilisateur me confirmait dans mes pensées. Ce que je venais de vivre me persuadait que nous allions vers une guerre où nous ne ferions pas le poids. Avec nos uniformes, nous eûmes droit à un bâton alpin, comme les scouts. A l'arrivée à Sarrebourg nous les abandonnâmes. Cela ne faisait pas sérieux. Rien que le fait d'avoir ces bâtons pour faire la guerre suffisait à démolir le moral des quatre premiers jours. Il faut dire que le capitaine commandant la compagnie arrivait de la Légion. Pas besoin de faire un dessin.

Le moral n'y a rien gagné.

La phrase à la mode était devenue : « On est fauché, fauché comme les blés ». Chacun la répétait à longueur de journée. Nous avons vécu les premiers jours dans un défaitisme qui nous collait à la peau, malgré nous. Puis, le premier choc s'estompant, une amélioration se produisit.

Mais les cicatrices sont restées jusqu'au bout, ravivées par les jours stupides des ordres et contordres de juin 40. Mais cela est une autre histoire.

F. CAVALLERA.

Yakoutie est le thème de la réunion naturellement. Après un court exposé du directeur de la croisière, libre cours est donné aux questions de l'auditoire. Il ressort de toutes les réponses que le tourisme dans cette région n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements. Autrement dit, nous essayons les platés.

Effectivement, si le déplacement en lui-même a son intérêt, les choses vues ne correspondent pas à l'idée qu'on avait pu se faire de cette croisière et ne répondent pas à l'espoir d'apprendre et d'observer. Certes les paysages qui défilent sous nos yeux à la vitesse réduite et modeste du bateau sont beaux et neufs, variés. Mais au-delà, à l'occasion des arrêts, des pauses, rien de bien sensationnel jusqu'à cette heure. Rien sur les gens ou presque. Rien sur la faune vivante. On n'a vu que quelques vaches paître un maigre herbage, quelques poneys, quelques petits chevaux venir boire au bord du fleuve, quelques loups blancs. Des hommes on n'a pu voir que les maisons groupées en gros villages entre la Léna et la taïga, quelques rares bateaux de pêche, des barques plutôt. On n'a visité qu'un bourg, aperçu un tracteur ou deux, une arracheuse de pommes de terre ou de betteraves. Les attelages, les rennes sont dans la toundra, paraît-il. On n'en a pas vu un seul. Même pas un traîneau au repos. Et pourtant dans deux mois le fleuve sera gelé sur deux mètres de profondeur et plus. Il supportera le trafic « routier », les camions jusqu'à trente tonnes, les avions au décollage et à l'atterrissage, tout ce qui peut glisser et rouler. Le train, lui, viendra plus tard, quand on aura relié Yakoutsk au BAM, au nouveau transsibérien...

Un assistant pose la question de l'influence de la Pérestroïka sur l'économie de la Yakoutie, la vie de ses habitants. Bien sûr plus d'autonomie dans la répartition des richesses produites, on s'en doutait. Les gens sont à cent pour cent favorables à la nouvelle politique, on s'en doutait aussi. Comme on se doute bien aussi que dans les conditions de vie d'un peuple soumis à de telles rigueurs du froid, rien ne peut être comparé, jugé, pesé comme ailleurs. Les gens sont ici suffisamment nourris, ça se voit. Ils sont gais, souriants, contents de leur sort. Et sûrs du lendemain. Qu'ils espèrent mieux vivre encore, profiter du progrès des sciences et des techniques, c'est évident. Individuellement, ils ne sont ni riches ni pauvres. Logés tous à la même enseigne ou à peu près, ils paraissent unis. Il y a ici quarante pour cent d'indigènes, de Yakoutes d'origine. On ne voit pas quel serait leur intérêt de revendiquer quelque séparation que ce soit d'avec les Russes qui vivent comme eux et les aident à vivre depuis tant de temps déjà. La querelle religieuse ou nationaliste entre les deux communautés n'est pas pour demain. Je le crois et puissè-je ne pas me tromper. En tout cas, même en Géorgie, en Arménie ou au Kazakhstan, républiques qui ont des problèmes de cet ordre et des motifs religieux ou nationalistes de se quereller, la division ne peut avoir qu'un temps. N'en déplaise aux ennemis de l'U.R.S.S. qui au demeurant, comme souvent, sont en grande partie à l'origine des événements sanglants. Pensez donc, quelle aubaine si l'« empire » craquait enfin !

La circulation se fait sur le fleuve plus intense. On se dirige de toute évidence vers des régions plus industrialisées. Un convoi traditionnel, le train de bois, à plusieurs reprises. Des méthaniers. Un cargo vient de passer. Sur le pont, des camions, des bétonnières entre autres. Les villages se font moins rares. Pas de clocher, absolument aucun. Dans les maisons de bois du village, pas d'icônes. Ça me frappe, bien que sachant les Yakoutes peu ou pas du tout religieux. En tout cas pas à la façon des Russes. Il ne faut pas croire cependant qu'ils seraient athées. L'athéisme n'existe encore qu'à titre individuel. Il n'y a pas de nation, de peuple athée.

Une « Miss Léna » a été élue hier soir dans une bonne ambiance d'amitié. Elle est allemande. Il faut dire qu'elle était seule à représenter la jeunesse, les autres, des Françaises, s'étant prêtées au jeu sans complexe et sans ambition, vu leur âge. Quelques membres de la « délégation » française, des dames surtout, ont décidé d'apprendre des chansons russes et elles s'exercent dare-dare pour une prochaine séance. L'animation culturelle sur le bateau me semble bien modeste. Il est vrai, je le rappelle, que ce genre de tourisme n'existe en U.R.S.S. que depuis très peu de temps.

Etape verte. Visite d'un village de la région autonome d'Irkoutsk. On a quitté la Yakoutie peu avant midi. Elle est symboliquement séparée de sa voisine par une statue dressée dans les rochers, au bord du fleuve. Ce gros bourg de 6.000 habitants porte le nom de Pelioudine, celui sans doute de l'homme dont le buste en pied domine le fleuve à l'entrée de l'agglomération.

Il y a un bureau de poste devant lequel s'arrête le car qui nous a pris au débarcadère, des magasins dans une longue rue de terre. Toujours pas d'église. L'urbanisme traditionnel paraît complètement absent.

Suite page 2.

Les maisons en bois sont toutefois alignées sagement. Certaines sont décorées de sculptures et peintes de couleurs assez vives. Elles disparaissent parfois en partie dans des frondaisons. Très peu de constructions en pierre. La Poste elle-même est en bois. Dans un magasin on trouve à peu près tout ce qui concerne la photographie, la radio et la télévision, l'école, la décoration. Dans un autre le vêtement, les coiffes, les tissus et bien d'autres articles de bonneterie et de mercerie. Les présentoirs sont désuets, mais la caissière a un bon sourire.

A huit mille kilomètres de Moscou par le train et plus, je le répète, on ne peut faire la fine bouche. D'autant moins que tout est parfaitement propre. Les enfants nous entourent, mais sans « arrogance » et simplement, comme le font tous les enfants du monde, dans l'espoir de récolter un bénéfice sucré de la visite des hôtes étrangers. Certains offrent d'ailleurs en échange de chewing-gum une médaille, un insigne, l'effigie de Lénine.

J'entre dans une maison sans y être invité. Ou plutôt je pousse une porte cochère et me trouve dans une courrette « pavée » de bois, de planches. Une babouchka souriante m'introduit et je pourrais tout photographier. A quoi bon ? Son intérieur ressemble à peu de chose près aux nôtres. A celui de nos grands-parents. Avec la télévision en plus. Je me contente de « faire le portrait » de l'aimable personne, qui pose en jean avec une bonne grâce charmante et le sourire. Un bon souvenir pour moi. Dans les rues, beaucoup de side-cars. Dans le ciel, un hélicoptère.

Le « Michaël Svetlov » accoste au confluent du Vitim et de la Léna. L'affluent de la rive droite est d'une largeur peu commune. Il semble profond. Une promenade. Un arc-en-ciel après la pluie qui assombrit un peu la journée. Le lendemain sera consacré à la visite de Lensk.

La ville de 60.000 habitants est récente. Elle a vu le jour il y a un peu plus de cinquante ans et d'ailleurs sous un autre nom. On traverse les premiers quartiers, tout en bois naturellement. Ils ont un charme inconnu des nouvelles constructions en béton. Chaque maison possède un jardinet. Les rues aujourd'hui boueuses, car il pleut depuis plusieurs jours, ne peuvent pas être macadamisées à cause du gel profond l'hiver. Elles doivent rester souples pour éviter de souffrir trop du froid. Je suis sûr que la vie ici a plus d'attrait quand les routes sont sous la neige et que les communications sont alors plus faciles sur un sol gelé. Bien entendu à condition de disposer de tous les moyens permettant de lutter contre la rigueur du temps. Je vois mal la France survivre à des températures sibériennes.

Les magasins sont rares mais bien achalandés, des articles les plus divers. Ça paraît cher, surtout les vêtements et les fourrures, les chapkas. Curieusement on ne voit pas encore de bottes à l'étal. Beaucoup de fichus, de châles, de gants. De la bimbeloterie.

Sur la place, un petit marché. J'avise un marchand de roses. Des roses de Sibérie ! Et beaucoup d'autres fleurs sur tout un côté de l'esplanade. Je vide mon porte-monnaie sur l'étal, désireux de faire plaisir à Madeleine qui m'a avancé quelques roubles pour un autre petit achat. Le bonhomme me regarde, écarte d'un sourire les kopecks et me tend une fleur en disant « Franzia », une rose venue de France. Sans commentaire.

Un magasin pour enfants et déjà les mamans s'y pressent en prévision de la rentrée du 1^{er} septembre. On y trouve aussi les articles scolaires. Il y a ici quatre établissements secondaires, entre autres. Un théâtre seulement, ce qui m'étonne dans un pays où la culture passe au premier plan. On nous dit que des troupes Yakoutes passent périodiquement, ça me console. Le trafic du port fluvial est intense, la Léna restant la voie principale du pays sur tout son parcours. L'arrière-pays est riche en bois et en minéraux de toute sorte. On voit sur les quais un « assortiment » de matériaux, notamment de la houille. En retrait, une bonne centaine d'énormes réservoirs à pétrole. Des cheminées fument. Des grues et des pontons...

Le clou du tour de ville restera l'exposition spécialement organisée, paraît-il, par des artistes locaux à l'occasion du passage des hôtes étrangers. De la peinture. Ça se déroule dans une bâtisse en bois de fière allure. A étages. Il y a aussi une salle où l'on peut se restaurer, avec un bar. La décoration en est très réussie. Les tableaux ne présentent pas tous le même intérêt. Ils sont relativement chers pour des œuvres d'amateur. Certains m'attirent, en particulier ceux qui traitent de la Léna. Ça manque un peu de perspective. Les couleurs sont parfois belles, en camaïeu bleu par exemple. On ne peut pas dire que ce soit de la peinture engagée, loin de là. Surtout figurative et bucolique. Des essais d'abstrait. Du symbolisme aussi. Quelques toiles me plaisent, dont un sujet intitulé « Liberté de conscience ». Des icônes sans visage ! Les couleurs sont assez riches. Hymne indirect à l'athéisme ? J'avise un petit tableau carré de format insolite intitulé par l'auteur « The red choron ». Mon ami Léon m'aide à trouver

toujours) sur le combat des femmes partisans contre l'invasisseur nazi de l'Union Soviétique. Captivant rappel pour un ancien combattant de la dernière guerre, il m'arrache des larmes que je m'efforce de cacher. Dans la salle, des Allemands... Je ne crois pas que cela s'impose de projeter cette sorte de film devant des hôtes allemands. Je sais en tout cas que ce serait pour moi insupportable. Mais comment concilier les deux, le souci de la vérité et le sens de l'hospitalité ? Certains Allemands sont restés jusqu'à la fin de la séance. Sans doute les moins concernés par les exactions nazies. Ou les plus conscients de la nécessité de la prise en compte par tous d'une responsabilité. En hommage aux victimes du nationalisme allemand qui a conduit au fascisme et à la guerre, au moderne massacre des innocents. Il n'empêche. Il faut se mettre à la place du criminel à qui on reprocherait éternellement son crime.

Juste avant la promenade à l'escale verte suivante, une petite conversation s'instaure avec un Allemand. A propos de l'Autriche, il me cite un « bon mot » de Clémenceau que je ne connaissais pas. Le Tigre aurait dit un jour : « Les Allemands et les Autres chiens... » Je n'hésite pas alors à lui rappeler que les Allemands traitaient facilement les prisonniers de guerre français de Schweinehund, chiens de cochons. Il en convient et passe sans transition aucune à la rengaine de l'inimitié héréditaire entre l'Angleterre et la France. Je lui rétorque que les Allemands ont depuis, en 75 ans à peine, envahi la France trois fois. Et il remonte alors à Louis XIV, à Napoléon occupant l'Allemagne. « Mais l'Allemagne, lui dis-je, n'existait pas en tant que telle. Il n'y avait pas encore d'Allemagne ». Etait-ce une raison ? On n'en finirait pas de se quereller à ce jeu.

La promenade le long de la Léna, sur une île qui la partage ici en deux bras larges comme des estuaires, restera dans ma mémoire. Au-delà d'une bande de sable et de galets, un sentier herbeux longe la lisière d'un bois malingre qui occupe l'île sur presque toute sa largeur, deux kilomètres environ. Le sentier vierge de tout promeneur depuis le printemps d'on ne sait quelle année n'a rien perdu encore de sa fraîcheur. Entre lui et le couvert une herbe haute d'où s'échappent de modestes corolles. Du jaune, du bleu pâle ou de Prusse, des rouges, un genre de pompon violet. Le tout sans prétention. J'en tire un bouquet. Fleurs de Sibérie, j'ignore vos noms, si vous en avez. Et pourquoi n'en auriez-vous pas ? Bien au contraire votre identité ne doit rien au hasard, à la facilité. Comme les hommes, les animaux et les arbres d'ici, vous méritez que le monde vous connaisse. Si des promeneurs venus de si loin que la France, l'Allemagne vous cueillent, vous arrachent à votre terre, à votre mère, pardonnez-le leur, c'est par étonnement, par admiration, par affection. Dommage qu'on ne puisse vous emporter qu'entre les feuillets d'un livre. Je les plongerai dans un verre d'eau. Pour leur redonner très vite un éclat déjà perdu. Une jeune fille au long des jours les soignera à la Réception du « Svetlov ». Longtemps peut-être après mon départ. J'ai photographié l'une et les autres. D'autres passagers rapportent d'autres trésors. Des pierres, des galets curieux, des cailloux qui, cassés brillent de tout leur mica. Le soir, à trois reprises, je saisis l'astre du jour qui s'abîme dans les collines boisées. Le ciel encombré de nuages noirs et menaçants lui laisse un coin de bleu pour s'y coucher, flamboyant.

F. MASSON.

(Suite et fin au prochain numéro).

— QUARANTE-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE —

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

le

JEUDI 29 MARS 1990

ENEZ NOMBREUX

le sens de ce rouge choron. C'est tout simplement un ustensile traditionnel en Yakoutie. Me voilà déjà intéressé davantage. Et définitivement conquis par le visage d'une jeune fille du pays qui prend tout une moitié de la toile. Une toile, alors que beaucoup, sinon la plupart de ces peintures, sont exécutées sur du carton, du bois contreplaqué ou de l'isorel. Les cadres sont tous affreux. Peu importe, puisque je devrai m'en défaire au plus vite pour le transport. Léon, à ma demande, s'enquiert du prix en devise française auprès de l'auteur qui s'est avancé. A ma grande surprise, ce dernier ne me réclame que... cent francs de son « chef-d'œuvre ». Je me hâte d'acquiescer, le prix proposé en roubles étant de cinquante. Au toux officiel, j'y gagne beaucoup. Ainsi ai-je fait une affaire sur un double plan, l'artistique et le commercial. J'ai honte de parler ainsi, qu'on me pardonne.

Dans l'après-midi, on donne un film (en anglais

CORRESPONDANCE

Comme vous l'aurez constaté depuis quelque temps déjà, je publie ici tout ou partie des longues lettres reçues personnellement ou qui me sont recommandées par le bureau — ou par un adhérent. Certaines d'entre elles ont parfois fait l'objet de réponses directes. En tout état de cause, cette chronique constitue la suite logique du « Courrier » traité par mon ami et voisin de colonne, Robert Verba.

J. T.

◆ Extrait d'une lettre de l'Abbé P. LAURENT (à P. DURAND).

« ...Je vous remercie bien sûr du journal « Le Lien » que j'ai lu, j'ose dire, avec gourmandise, tant les articles sont intéressants et évoquent tant de souvenirs. J'y ai trouvé mon homélie de Sion in extenso au lieu d'extraits et cela m'a fait chaud au cœur. J'espère, comme vous le dites, qu'elle sera lue par tous les lecteurs du Lien, ceux qui étaient à Sion et aussi les absents. J'ai lu tous les autres articles, où il y a tant d'émotion pour les disparus et tant de détails sur les combats de 1940.

« J'admire un tel journal qui reflète si bien toute la vie de l'Amicale (et les difficultés concernant votre local de réunion) et où l'on sent le véritable esprit de camaraderie qu'ont tissé la guerre et la captivité. Qu'il reste aussi vivant 44 ans après, c'est vraiment prodigieux, c'est à poursuivre.

« Je partage les idées de Roger Bruge : « il ne faut rien laisser passer qui attente à l'honneur des soldats de 40 ». Je l'avais rejoint à ce sujet dans mon homélie en exaltant la grandeur dont nous avons fait preuve au moment de la mobilisation de 1939, sans enthousiasme, mais avec conscience et détermination (...)

« Vous remercieriez pour moi toute l'équipe de rédaction du Lien : c'est un travail merveilleux qu'elle accomplit, elle fait un bien immense auprès de tous les membres de l'amicale. J'en reste presque tout pantoufle devant une si belle réalisation (...). Les camps ont eu du bon quand même ».

Merci à vous, mon Père, et tous nos vœux.

◆ Adèle et Charles BORIE, de Saint-Galmier :

A Paul DUCLOUX,

« C'est au seuil de la nouvelle année que nous venons, Charles et moi, apporter nos vœux à notre ami Paul DUCLOUX, et à son épouse, et lui dire que nous pensons souvent à lui dans les moments difficiles qu'il traverse, — nous le connaissons bien, c'est à lui que nous devons tous nos voyages au cours desquels

nous avons formé un groupe de vrais amis ; nous avons à lui dire merci pour le voyage du 6 juin dernier, qu'il a organisé malgré le mal qu'il supporte avec tant de courage.

« Ce mal est non seulement physique mais moral, et celui-ci est grand, car il faut savoir le nombre d'opérations successives qu'il a dû supporter ; il fait l'admiration de ses chirurgiens et de tous ceux qui le soignent : pour cela il faut un moral à toute épreuve et beaucoup de volonté ; et aussi pour avoir continué à rester à la disposition de ce que nous appelons nous-même « la bande à Ducloux »...

« Merci encore Paul au nom de toutes et tous ! Et nous n'oublions pas Paulette, sa femme qui le soutient depuis tant de mois. Nous les assurons de notre grande amitié et nous les embrassons ».

Les époux BORIE ont un grand cœur ils écrivent encore ceci dans une lettre jointe : « Merci chers amis si vous jugez bon de publier notre petit mot dans le journal. Nous vous adressons nos meilleurs vœux, et merci pour le travail que vous nous donnez pour nous. Dommage que nous soyons si loin, nous pourrions peut-être vous rendre service.

◆ POIRIER Noël, de Gérardmer (Vosges) :

« Il y a bien longtemps, plus de 40 années sans doute, que Le Lien, ce petit journal de l'amitié, a fait son apparition dans ma vie. Je l'ai découvert un beau jour dans ma boîte aux lettres et depuis, il est devenu mon ami de toujours, le camarade dont on espère, dont on attend chaque mois la visite chaleureuse.

« Qui a fait ce premier envoi ? Qui a façonné cette première adresse ? Je n'ai jamais pu le savoir et à

1990

C'est le moment de penser

à votre COTISATION annuelle !

NE TARDEZ PAS. MERCI

l'époque ma surprise a été d'autant plus grande, qu'en rentrant de captivité, j'avais dû émigrer vers des lieux plus lointains, Gérardmer, la ville où j'habitais avant guerre, n'étant plus qu'un amas de cendres et de décombres.

« Et pourtant, Le Lien a su me trouver dans l'Allier, où je m'étais réfugié.

« Cher Lien, mon vieil ami, c'est avec un plaisir évident que je te salue et que je renouvelle mon abonnement, en assurant les camarades qui participent à ta rédaction, à ta distribution, de toute ma sympathie et de ma fidèle reconnaissance pour leur dévouement sans faille.

« J'adresse mes fidèles et fraternelles amitiés à mes vieux copains de toujours : Y. Goëry, Jo Rommaert, Le Quellec, Rigall et autres du Kommando Hohner à Trossingen, sans oublier les fidèles compagnes de mes camarades trop tôt disparus, Mmes Buffet, Barbier, Nauzé. A tous mes camarades connus et inconnus vont mes vœux les plus sincères pour une année exempte de gros soucis ».

Un lecteur amoureux de son journal, cela nous va droit au cœur bien sûr. Mais de quelle responsabilité il nous charge, et quel désarroi s'il cessait de paraître ! Merci pour ta générosité, cher ami des Vosges.

—0—

◆ J'ai également reçu de notre ami Jean POUDEVIGNE les deux missives suivantes. Les anciens de Sandbostel et tous les autres seront sensibles à l'évocation des hommes et des faits qu'elle retrace.

Mon cher camarade,

« Comme je te l'avais promis lors de notre entrevue à Lourdes, je suis heureux de te faire connaître ce qui m'est arrivé lors d'un voyage-pèlerinage que j'ai fait avec mon fils et sa femme à ce qui reste du sinistre camp de Sandbostel. Nous sommes allés ensuite nous recueillir dans ce cimetière où tant de nos malheureux camarades dorment leur dernier sommeil en terre étrangère. J'ai été intrigué de voir au pied de la tombe du Lieutenant Jacques Fayard une petite plaque au nom de Roger Baffie de Saint-Chely-d'Apcher. Saint-Chely étant dans la Lozère et comme j'entretiens de bonnes relations avec mon cher camarade Clément Forestier, vicaire épiscopal, je lui ai remis cette photo.

Quelques mois plus tard, j'ai reçu une émouvante lettre de cette famille, et je suis heureux de t'envoyer la photo de cette tombe pour parution éventuelle dans Le Lien.

Reçois, cher camarade, etc... »

J. POUDEVIGNE.

Sandbostel. X.B, n° 63895.

Association des Combattants Prisonniers de Guerre et C.A.T.M. de Lozère

Le Président à
M. Jean **POUDEVIGNE**

« Cher Camarade,

« Notre ami commun, le Père Clément **FORESTIER**, me remet la photo de la croix Jacques Fayard, érigée au cimetière de Sandbostel où une plaque est déposée en souvenir de mon frère Roger.



Cimetière du camp de Sandbostel.

« Je vous en remercie très sincèrement et suis profondément ému de votre délicatesse.

« Mon frère Roger avait été pris par les troupes d'occupation lors des combats de la libération du Mont Mouchet en juin 1944.

« Déporté au camp de Neuengamme, il avait passé une partie de sa déportation à la Kriegsmarine à Brême dans des conditions effroyables. Ce n'est qu'en avril 1945 que son kommando fut dirigé en piteux état sur le camp de Sandbostel (les P. G. du X B leur ont apporté une aide appréciable).

« Mon frère, âgé de 19 ans, devait disparaître avec tout le bloc à quelques jours de la libération, soit la nuit du 21 avril 1945.

« D'après les renseignements que j'ai pu obtenir, ses ossements reposeraient dans la fosse commune, sous la grande dalle à droite de l'entrée du cimetière.

Mes parents étant décédés, moi-même, aîné de famille, P. G. au Stalag XIII B, Président de la section de Mende et Secrétaire départemental de l'A. D., fondateur de notre Association, je me rends régulièrement en pèlerinage avec l'Amicale de Neuengamme, d'où la présence de la plaque que vous avez photographiée et que vous avez bien voulu me transmettre : elle prend sa place dans mon album de photos de ce maudit camp.

« Je ne sais comment vous renouveler mes remerciements et vous prie de croire, Cher Camarade, à toute mon amitié ».

RECHERCHONS

Témoins directs ou ayant eu connaissance de l'exécution, le 16 juin 1940, de **trente** soldats français du 151^e R.I. et du 6^e R.A.A. à Jully-sur-Sarce (Aube).

(Ecrire au journal)



A l'aurore de la nouvelle année, gardons le souvenir avec quelques brèves nouvelles.

Malgré les 45 années passées et l'éloignement pour nous tous des uns et des autres, il reste l'amitié qui est intacte, témoin le coup de fil reçu de notre ami **COULON**, lequel, malgré les coups du sort, n'a pas oublié l'ami **MARTIN**, et par lui tous les copains du 604. Je suis particulièrement reconnaissant à tous ceux qui n'oublient pas de me donner de leurs nouvelles. Merci à tous.

Quelques jours avant Noël, notre ami **ENCELOT** nous adresse ses vœux les meilleurs pour la nouvelle année (Huguette a servi d'agent de liaison, car à ce moment-là j'étais sous la douche!), je vous les remets à tous de la part de notre grand ami Gilbert. A bientôt.

Le voyage en Bretagne a coupé les ailes... à nos amis **FRUGIER**!... Pas de coup de fil depuis. Allo, Jean ? Que se passe-t-il ? Mes meilleurs vœux à vous deux.

En vous répartissant, entre vous tous, les anciens du 604, mes meilleurs vœux de bonne santé pour l'année 1990... je vous dis : A l'année prochaine!

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

Les Anciens d'ULM/DANUBE



LES ANCIENS D'ULM VOUS PRESENTENT LEURS MEILLEURS VŒUX ET SOUHAITS POUR L'ANNEE NOUVELLE

Que 1990 soit pour vous et vos chers, pleine de santé, et longtemps encore de jours heureux, dans l'espoir de nous retrouver pleins de confiance et d'amitié.

L'année 1989 a creusé bien des vides dans nos rangs et dans nos cœurs. Gardons un fidèle souvenir de nos camarades trop tôt disparus, et une pensée pour leurs familles dont nous partageons la peine.

Merci à nos amis belges pour leurs vœux, à leur Président **Armand ISTA**, à leurs familles.

Nos vœux en retour, pleins d'espoir, de santé et de jours heureux... et les retrouver à Namur fin avril 90.

SOUVENONS-NOUS

Le 28 juillet 89, Roger **REIN** nous quittait subitement laissant camarades et amis dans la consternation et dans la peine. C'était un camarade plein d'esprit, de gentillesse, de courage et d'amitié. Ancien d'Ulm VB, le parfait amicaliste, fidèle à nos réunions, et toujours dévoué, prêt à rendre service. **Les Anciens d'Ulm ne l'ont pas oublié, ce samedi 9 décembre, au cimetière d'Asnières.**

Avec Mme **REIN**, son épouse, ses enfants Nicole et Jean-Paul, Gisèle, Luc et Albert, ses sœur et beaux-frères, leur fille Catherine, ses collègues et amis, les Anciens d'Ulm sont venus se recueillir et déposer sur sa tombe une plaque-souvenir à sa mémoire, dans l'émotion et la tristesse que l'on ne résume pas. **Que Roger dorme en paix.**

Etaient présents : Mmes et MM. **Duez, Schroeder, Balasse, Fauchoux, Paul et Marie Pierrel, de La Bresse. Mmes Courtier, Berchot, Cadoux, Miquel, M. Delaunay.**

RECHERCHES

Kommando 52 du Stalag XC et XB à NORDERNEY, Ile de la Frise, dans la Mer du Nord.

Kommando disciplinaire composé en majeure partie de P. G. totalisant au moins trois tentatives d'évasion, et déportés dans ces îles afin de ne plus pouvoir recommencer. Formé vers 1941 ou 1942, ce camp a été transféré en partie dans les îles voisines de **JUIST** et **LANGEOOG**. Nous avons été libérés par les Canadiens.

Excusés : MM. et Mmes **Hinz, Gressel, Mme Sénéchal, Huguette Croua.**

En pensée et participant à la plaque : MM. et Mmes **Batut, Joseph, Vailly, Granier, Raffin, Arnoult, Mmes Jacquet, Véchambre, Yvonet, Blanc, Ribstein, MM. Hadjadj, Achille Ducy, Wauleau, nos amis belges : M. et Mme Belmans, Mme Denis, M. Legrain.**

REMERCIEMENTS

Asnières, le 9-12-89.

En ce jour, vous étiez présents à Asnières, en nos cœurs, dans la pensée de Roger.

En son nom, au nôtre, soyez remerciés de notre profonde affection.

Paulette, Nicole et Jean-Paul REIN, Gisèle, Luc, Gilbert et Catherine. Toute la famille et ses amis d'Ulm.

COURRIER ROSE

Une petite **Mathilde** est née chez les enfants de nos amis **BALASSE** de Saint-Leu La Forêt. **Patrick** et **Monique BAQUIN**, les heureux parents sont dans la joie et plus encore **Alice** et **Marion** d'avoir une petite sœur. La maman se porte bien. Toute la famille est dans la joie. Nous la partageons.

Toutes nos félicitations et vœux de bonheur et longévité pour la petite **Mathilde** et nos meilleurs vœux pour toute la famille.

9 décembre 1989. 7, rue de la Paix, 95320 Saint-Leu-La Forêt.

N'OUBLIEZ PAS

L'Assemblée Générale 1990, à Vincennes, comme chaque année. **Venez nombreux** vous inscrire auprès du Bureau de l'Amicale et réserver votre table. Par votre présence vous apporterez encouragement aux camarades qui se dévouent pour nous réunir une fois de plus, et qui comptent sur votre présence. Merci pour eux : **JEUDI 29 MARS 1990** nous y viendrons nombreux. D'autres détails vous parviendront dans un prochain Lien.

Et en Belgique, à Namur, les 28 et 29 avril pour y retrouver nos amis Belges à leur Assemblée Générale franco-belge. Nos amis belges comptent sur vous.

Lucien VIALARD,
Ancien d'Ulm - VB.

Je serais heureux d'avoir des nouvelles de ceux qui se reconnaîtraient.

Sur la photo j'ai pu retrouver : **LE BEGUEC, JACQUET, CHIRON, GUILLABERT, LELAPOU, TUPIN, MONTICELLI, JAMET, RICHARD, MAIRE, BRANCHU, MAUVAIS, REQUIN, PASSET, METIVIER**; je ne retrouve pas le nom des autres.

Ecrire à **BARELLI Bernard, 4173, Route de Glens, 83400 Hyères. Tél. 94 58 26 42.**



Mots croisés n° 459 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

- I. - Fête des Rois. — II. - Symbole de micro. - Moqueries collectives.
- III. - Devant la maigre pitance que nous recevions en captivité, c'est tout juste si nous ne faisons pas comme les bœufs. —
- IV. - Arrive au moment opportun. - Approbation teutonne. —
- V. - Au premier degré. - Arrivé. - Le début d'une psychose. —
- VI. - Pauvre femme!. — VII. - A l'intérieur d'un dépôt. - Deux. - Du verbe avoir. — VIII. - Ferais un récit qui contiendrait des traits égrillards. — IX. - Répètes sans arrêt.

VERTICALEMENT :

- 1. - Remplies d'une odeur très agréable. — 2. - Ne contient rien d'étranger. - Quand on l'est mal... on est vêtu de guenilles. —
- 3. - Connaît bien son métier. - Vient quand le soleil se couche. —
- 4. - Gelée blanche. - Symbole du curie. — 5. - Partisan d'une doctrine dont les anciens P. G. et le monde entier gardent un triste souvenir. — 6. - Partie du monde. - Nom ancien de l'Irlande. —
- 7. - Jeune préfixe... - A réussi. - Champion. — 8. - Fleuve de Sibérie. —
- 9. - Personne qui s'efforce à ce que vos vêtements vous conviennent.

Solution en dernière page.

KOMMANDO 605

ANNIVERSAIRE

1945 fut une heureuse année, celle de la paix mais aussi celle du retour dans leur patrie d'un très grand nombre de prisonniers de guerre.

1990. Quarante cinq ans après nous allons célébrer cet anniversaire. Notre Amicale V.B.-X.A., B, C que préside notre ami LANGEVIN est toujours active, même si beaucoup de nos amis d'hier nous ont quittés.

Son journal, d'abord et longtemps dirigé par PERRON, et aujourd'hui par TERRAUBELLA, nous tient informés chaque mois des activités de l'association et nous fait part des bonnes et des mauvaises nouvelles qui surviennent et qui frappent parfois durement...

Ce 45^e anniversaire doit être l'occasion de dire notre reconnaissance aux membres du Bureau pour leur travail. Oui, chers amis, nous vous attendons nombreux à la prochaine assemblée générale et permettez-moi de lancer un appel particulier aux anciens du Kommando 605 : OLLIVIER, PORTOT, PARIS, SERRETTE et tous les AUTRES : c'est promis, je serai présent.

R. LAVIER

COMMUNIQUE

X^e RASSEMBLEMENT-PELERINAGE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE A LOURDES

L'Association Nationale pour les rassemblements et pèlerinages des Anciens prisonniers de guerre (A.N.R. P.A.P.G.) qui, dans son Conseil d'administration, regroupe des représentants du Comité national d'entente, P.G., organise du 14 au 19 juin 1990, année du 50^e anniversaire du début de la captivité et du 45^e anniversaire de la libération des camps, un X^e Rassemblement-Pèlerinage à Lourdes.

Le programme comporte des cérémonies civiles et religieuses avec possibilité de retrouvailles.

Y sont invités, non seulement les anciens prisonniers de guerre, les veuves et les familles d'anciens P.G., mais tous les anciens combattants, quel que soit le lieu des opérations où ils ont combattu.

Pour tout renseignement, s'adresser au Secrétaire général de l'Association :

Pierre ANDRE,
15, Bd de Verdun, 76200 Dieppe.
Tél. : 35 82 45 30.

LE COIN DU 852

L'année 1989 vient de se terminer et la nouvelle année 1990 a déjà commencé son cycle depuis quelques jours.

C'est la période des échanges de vœux et je ne veux pas faillir à la tradition, aussi cet article portera-t-il à tous les anciens du 852 les vœux les meilleurs et les plus sincères que je forme à leur égard ainsi qu'à l'ensemble de leurs familles.

En premier lieu, bien sûr, des souhaits de bonne santé pour tous puisqu'il est convenu que la santé c'est encore le meilleur de tous les biens. Que 1990 vous épargne la maladie et les opérations et se contente de ne vous envoyer que quelques petits ennuis passagers sans aucune gravité. Pour le reste, on se débrouillera avec ce qui arrivera, la captivité nous a appris à nous sortir de certaines situations embarrassantes, alors faisons confiance à notre ingéniosité.

Le Coin du 852, en 1989, ne s'est manifesté que quatre fois : en janvier, février, avril et juillet. Il faut dire que les nouvelles ont été plutôt rares, à croire que l'encre des stylos et les crayons Bic étaient complètement gelés, ce qui serait vraiment étonnant étant donné l'excellente température qui a régné durant plusieurs mois. Je serais enclin à penser que c'est justement cette chaude température qui a dû avoir un effet lénifiant sur nos camarades et les a plongés dans une douce somnolence les empêchant de m'écrire. Mais, passons ! Puisque l'adage bien connu précise « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », on peut supposer qu'aux foyers des Anciens du 852 il ne s'est rien produit de fâcheux au cours des douze derniers mois. Tant mieux.

Je rédigeai cet article au moment où m'est arrivée une lettre de Marcel DIETTE, toujours membre du Conseil Municipal de sa commune et chargé des personnes âgées, ce qui lui permet de ne pas être inactif. A part une bronchite récente, la santé n'est pas mauvaise. Il souhaiterait vivement qu'au banquet de la prochaine assemblée générale de l'Amicale, il y ait une table du 852 ce qui n'avait pu être réalisé le 16 mars 1989. Que chacun pense à cette éventualité.

Au cours du mois de novembre dernier, deux camarades ont pris chacun une année de plus, et tous les deux le 17 de ce mois. C'est d'abord notre doyen, Paul MEUNIER avec ses 88 ans, puis, mais loin derrière, Roger GOBILLARD avec seulement 76 ans. Bon anniversaire à tous les deux.

Si les lettres n'ont pas été nombreuses, par contre le téléphone a quand même fonctionné de temps en temps, ce qui me permet de dire que DEHOSSAY, GOBILLARD et MARTIN se portent aussi bien que possible et qu'ils envoient leurs amitiés à tous les copains.

René LENHARDT.

1990

C'est le moment de penser à votre COTISATION annuelle !
NE TARDEZ PAS. MERCI

La chronique de Paul DUCLOUX

CENTRE LEON BERARD A LYON

Les semaines passent vite ; il est vrai que mon stage hebdomadaire ne dure que quatre longues journées. Les trois autres me permettent de retrouver la maison, l'épouse, l'air pur de cette belle campagne ; la preuve en est faite depuis longtemps, puisque pendant la première guerre mondiale le coin a été retenu pour l'installation d'un sanatorium qui a reçu au début des blessés du poumon et qui a été transformé par la suite en centre médical. Magnifique bâtiment en pierres de taille.

L'adaptation dans un tel centre est assez difficile au début ; l'entourage est déconcertant, que de misères ! Bien que faisant partie des « anciens » j'ai la chance de pouvoir circuler normalement. J'essaie d'apporter aide et réconfort autour de moi.

La captivité a été une rude épreuve, elle nous a permis de mener une vie spéciale où la promiscuité nous imposait le respect de tous. Nous avions à cette époque le privilège de la jeunesse. Ici la jeunesse n'est pas épargnée, au contraire.

Laissons de côté ces tristes constatations !

Dans un récent article je vous ai entretenu de ma rencontre avec le Docteur GRANGE (du V.B.). Ce charmant et distingué Docteur a tenu parole ; il est revenu

me voir et pendant plus d'une heure nous avons fait un tour d'horizon de notre vie de P.G. Etant spécialiste des yeux il a pu me fournir d'utiles renseignements sur mon mal. Mon moral n'en a été que meilleur. Son neveu doit revenir ici vers le 15 décembre.

Je tiens à terminer ce petit article en soulignant la position de notre excellent rédacteur en chef J. TERRAUBELLA. Il a été très inquiet pour moi, il ne le disait pas ouvertement, mais cela se sentait dans sa correspondance. Ses gentilles lignes à mon égard m'ont permis de recevoir visites, lettres, coups de téléphone. Grand merci à TOUS.

A l'instant même nos braves amis TRIBOULOT (85 ans et toujours en bonne forme) viennent de m'apprendre une bien triste nouvelle. Notre pauvre ami TRINQUESE a subi l'amputation de l'autre jambe !

Si tout se poursuit normalement pour moi, la capitale aura ma visite en début d'année... Attendons !

Coup de téléphone de l'ami (voyageur) BORDAT Eugène, Bornat 71110 Versauges. Il vient de perdre son épouse... longues années de souffrances ! Le ménage n'ayant pas eu d'enfant, il se retrouve bien seul à 76 ans. Fort heureusement il est en bonne santé.

Je lui ai présenté mes profondes condoléances au nom de vous tous.

Paul DUCLOUX.

La Gazette de Heide... est en deuil

Notre ami le « Serbe » n'est plus. Il s'est éteint sous les brumes de la Mer du Nord où il avait décidé de rester après la fin de la guerre pour ne pas être asservi par le communisme de l'Est. Il avait trouvé une brave Allemande pour fonder un foyer loin de son soleil natal.

L'an dernier il avait subi une attaque qui lui enleva un peu de ses facultés, mais il sembla s'en remettre. Il rechuta, hélas ! et, courant novembre, la mort vint mettre un terme à ce ménage européen formé d'un père yougoslave, d'une mère et d'un fils allemands. ANTICH ou « ANTIC » comme disaient les gens du pays avait maîtrisé à la perfection la langue de son pays d'adoption, avec même l'accent chantant du Nord.

Nous ne le verrons plus venir avec sa caravane à nos réunions des Anciens de Heide où nous étions obligés, pour nous faire comprendre, d'employer la langue de Goethe.

A sa famille — nous trouverons bien quelqu'un pour les leur faire parvenir — nous présentons nos plus sincères condoléances.

Deuxième malheur. Notre petit « par la taille », Adler DENOEL, dont le prénom signifie aigle, s'est envolé vers le Père, le 12 décembre 1989, des suites de la grippe actuelle. Ce petit Belge était mon ami. Il m'écrivait avec sa belle écriture appliquée presque toutes les semaines et me téléphonait assez souvent malgré les frais que cela occasionnait, car il aimait entendre ma voix et moi je me régalais de son savoureux accent de Liège.

Il avait retrouvé la fille de notre camarade belge PHILIPPART qui se noya dans la Mer du Nord, sous nos yeux, en captivité. Comme elle n'avait que 9 ans de moins que lui, ils devinrent amis.

Peu de temps avant sa mort, ils m'avaient téléphoné, lui semblait en bonne santé...

A Marie-Louise je présente ma sympathie et celle de l'équipe et lui assure que je partage son chagrin.

Et enfin le troisième concerne votre serviteur qui

vient de perdre son épouse, Paulette, après quarante-quatre années de mariage, jour pour jour. Nous nous étions mariés le 13 décembre 1945 en l'église de Saint-Aubin et le Père l'a rappelée à lui le 12 décembre 1989, jour anniversaire de la naissance de notre premier fils.

Que ma douleur est grande ! Ceux qui sont passés par là me comprendront, c'est hélas le lot de beaucoup. Moi qui vous ai souvent réconfortés j'ai, à mon tour besoin de vous. Priez pour nous si vous savez le faire ou ayez une pensée affectueuse en me lisant.

A l'heure où j'écris ces lignes je suis seul dans une grande maison de huit pièces. Sept heures du matin viennent de sonner. J'ai quitté mon lit il y a une heure et demie ne pouvant plus dormir seul. J'avais conservé ma chère défunte à la maison et nous lui avions dressé une chapelle ardente le visage découvert ; je pus ainsi profiter encore un peu de sa présence. Maintenant elle gît à même la terre qu'elle aimait tant et qu'elle travaillait pour faire pousser ses fleurs. Elle ne voulut point de caveau, tenant à ce que son corps redevienne poussière, comme le dit l'Evangile et attendre là, la Résurrection.

Notre église vient juste d'être restaurée, c'est Paulette qui l'a « inaugurée ». La foule était nombreuse pour venir la bénir une dernière fois, aussi ai-je tenu à remercier l'assistance en recevant personnellement les condoléances, faisant fi du « registre mondain » que l'on trouve à la porte des églises depuis un certain temps, parfois même à la campagne.

Je continuerai à tenir ma chronique puisque, vous me l'avez écrit, elle vous intéresse.

Ne m'en veuillez pas si mon article est bref, il sera plus étoffé la prochaine fois.

Recevez chers(es) amis(es) mes meilleures amitiés, et mes meilleurs vœux.

Jean AYMONTIN - 27641 X.B.

P. S. - Je remercie les camarades qui m'ont déjà assuré de leur sympathie.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Les cotisations et les dons commencent à affluer et nous vous remercions nos remerciements. Nous tenons cependant à spécifier que L'ABONNEMENT AU LIEN N'OBLIGE PAS NOS AMIES, VEUVES DE CAMARADES DECEDES, AU VERSEMENT D'UNE COTISATION. Ce qui n'empêche pas beaucoup d'entre elles de le faire et même d'y ajouter un don pour notre Caisse de Secours.

Merci à nos amis :

DARPARENS Eloi, 82120 Lavit-de-Lomagne qui présente ses vœux à tous et particulièrement à Paul DUCLOUX et Constant LINIER.

VOINSON Robert, 88310 Cornimont, à qui nous souhaitons bon courage pour tous les postes qu'il occupe dans l'Association des A. C. des Vosges.

LACAZE Robert, 46500 Gramat.
JACOB Charles, 18220 Les Aix-d'Angillon.
MARX Jean, 67000 Strasbourg, ancien interprète d'allemand et d'anglais en captivité, se rappelle au bon souvenir de notre Président J. LANGEVIN.

MONSAVOIR Raymond, 27950 Saint-Marcel.
PERRIER Gabriel, 26600 Mercuriol, envoie ses amitiés à tous et souhaits de guérison à notre ami Paul Ducloux.
Mme RAYMOND Paul, 10, rue Saint-Firmin, 69008 Lyon, a la tristesse de nous faire part du décès de son mari, notre ami Paul.

Nous lui adressons nos bien tristes condoléances et la remercions pour son don.

DEMONGEOT Marcel, 86100 Châtelleraut.
MEUNIER Paul, 65440 Ancizan.

BRION Jacques, 93600 Aulnay-sous-Bois, souhaite à tous de conserver pour nous et ceux qui viennent après nous, la confiance en la vie et la volonté d'y être (encore) présents et actifs.

ROBERT Bernard, 06000 Nice.
FAURIE Abel, 53000 Laval.
FOURNIER Jean, 52230 Poissons.

DANEY Pierre, 64000 Pau.
GERARD Félix, 44260 Savenay.
GRAPPIN Pierre, 21000 Dijon.
VAIRON Georges, 70130 Soing.
RIVALS Jean, 81100 Castres.

Mme RICHARD, 45130 Meung-sur-Loire, dont le mari Emile est en maison de retraite à 25 km de son domicile et dont la santé ne s'améliore pas. Ils ont traversé des moments épouvantables avec la disparition de leur fille aînée qu'ils ont trouvée morte au réveil, ce qui n'a pas arrangé la santé de notre pauvre Emile.

Que dire dans de pareilles circonstances, si ce n'est que nous sommes de tout cœur avec eux et que nous souhaitons un peu d'éclaircie dans leurs malheurs.

COYRAS Marius, 07200 Aubenas.
Mlle CADOUX, 75019 Paris, nous adresse ses meilleurs vœux en espérant que nous nous retrouverons nombreux aux réunions de 1990.
Merci pour son don.

Merci aussi à :
SCHROEDER René, 75020 Paris, qui nous adresse en même temps un chèque de la part de notre ami belge ;
VASSART Eugène.

A Mme Veuve BRESSON, 88520 Gemaingoutte, qui nous transmet en même temps les vœux de l'abbé CHAMBRILLON Pierre, qui ne peut plus écrire et est aumônier à la maison de retraite des petites sœurs des pauvres à Troyes.

A Mme Veuve BRUN, de Vence, qui nous envoie son chèque par l'intermédiaire de notre ami Lucien VIALARD.

Nous remercions tout spécialement, pour sa grande générosité, notre ami FISSE Henri, 33710 Bourg-sur-Gironde.

Sans oublier notre ami DANTIN Adrien, 71200 Saint-Sernin-du-Bois.

Ainsi que notre Vice-Président **LAVIER Roger**, 92600 Asnières, qui éprouve pour le moment d'énormes difficultés à se déplacer. Comme il l'espère lui-même, nous souhaitons sa présence à notre Assemblée Générale, ainsi que celle de son épouse et de sa fille.

Toujours merci à nos amis :

POMME Jean-B., 64530 Pontacq.
GODDAERT Henri, 95170 Deuil-la-Barre.
LAMIRAND Henri, 59320 Haubourdin, qui nous apprend en même temps le décès de son épouse. (Réponse de J. T. : Non, je n'étais pas au 133^e RIF en 1940 — mais sûrement pas loin de lui. Il y a eu un nombre, difficile à chiffrer, de propositions de citations faites par les chefs d'unités. Mais en raison de la brièveté de la campagne et de la destruction, inconsiderée d'archives, ces propositions n'ont pas abouti — ou rarement. De toutes les générations du feu, celle de 39-40 est la moins décorée. Ce qui faisait dire à un de nos adhérents il y a peu : « Ma seule décoration c'est mon matricule de P. G. »)

Nous partageons son chagrin et lui adressons nos condoléances émues.

Mme **REYNAUD Josette**, 42140 Chazelles-sur-Lyon.
Mme **GUENIER Etienne**, 28500 Vernouillet, accompagne sa cotisation et son don pour notre C.S. de ces lignes : « Merci de nous apporter des nouvelles des amis. « Le Lien » en est vraiment un, et je regrette toujours que mon mari n'ait pas eu le temps de le connaître. Que ce journal dure encore longtemps dans la PAIX et la fraternité sur notre cher pays, et rendez-vous en mars ».

Merci, chère amie, et que vos vœux soient exaucés.

C'est avec tristesse que nous apprenons par un coup de téléphone que notre ami **LEGEAY Louis**, 49340 Trémontines, paralysé, ne peut plus se déplacer, et pour comble sa femme est devenue aveugle.

Le destin est parfois bien dur et nous ne pouvons que souhaiter de tout cœur une accalmie dans cette dure épreuve. Chers amis, nous sommes de tout cœur avec vous.

Notre ami **A. PIMPURNIAUX**, Président de l'Amicale belge des X A, B, C nous transmet le salut fraternel de nos camarades de Belgique. En retour, nous leur adressons le nôtre.

Merci à Mme **LASCOMBE DE LA ROUSSILLE** pour sa générosité. Nos meilleurs vœux pour toute votre famille, Madame.

Mme **Maurice ROSE**, de Rueil-Malmaison, nous adresse son meilleur souvenir et sa cotisation. Merci beaucoup, chère amie. « La santé de Maurice, nous dit-elle, s'est malheureusement considérablement détériorée en trois mois » (...)

Nous savons votre longue épreuve et de tout cœur nous sommes avec vous. Que le meilleur pourtant ne vous soit pas mesuré. Nous vous embrassons en amitié.

BALESDENS Léonce, Villiers-Bocage.
LADANE Raymond, Metz.
DROUOT Maurice, Poulangey.
COULON Ernest, Besançon.
VIGNEAU André, Angers.
VINCENT Joseph, Villemer-sur-Tarn.
SERAY Jean, Méry-sur-Marne.
SKOCZOWSKI Adam, Livermore, C.A. 94550 U.S.A.
RAMMAERT J.-H., Berluyers
GUIGNON J., Niort.
PLANQUE L., Ivry-sur-Seine, qui écrit : « Je regrette le temps où je venais deux fois par semaine me retremper dans l'ambiance P.G. » Nous partageons tes regrets, mon cher ami, et te souhaitons surtout une meilleure santé ainsi qu'à tous les tiens.

MESSIER Robert, Bains-les-Bains.
MAFFEIS Marius, Pont-à-Mousson.
LANDAIS Georges, 75009 Paris.
LOUMENA Anselme, Jurançon.
KOESTEL Pierre, Groslay, à qui nous adressons toutes nos félicitations pour sa promotion dans l'ordre des « Officiers des Palmes Académiques ».

GRANDJEAN Emile, Faucogney et la Mer.
GEHEL Robert, Bois.
Mme Veuve **DANIELOU Jeanne**, Saint-Sève.
LEMOINE Jean, 75015 Paris.
CHATEAU René, La Garenne-Colombes, transmet toutes ses amitiés à tous les camarades, en particulier à notre Président **LANGVIN** et l'ex-homme de confiance **SPINAL**, ainsi qu'à tous les autres avec qui il reste en relations.

FORT Jacques, 75015 Paris.
CREUSOT Jean, Vagny.
COCHOT René, Lamorlaye.
CABRIT Robert, Saint-Jean du Gard.
Mlle **CROUTA Huguette**, 75015 Paris, qui, comme à l'habitude, se montre particulièrement très généreuse pour notre Caisse de Secours.

BALASSE André, Saint-Leu La Forêt.
BERNAT Roger, Rodez.
BRIET Lucien, Les Riceys.
BRIQUET Albert, La Chaussée-sur-Marne.
BERNA André, Saint-Mandé.
ALTENBOURGER André, Meaux.
ALAUX Roger, Minervois, abonné au Lien depuis sa parution et qui, dépassant les 86 ans, souhaite cotiser encore de longues années ! Nous partageons tes souhaits, mon cher Roger, et te souhaitons longue vie ; et, comme nous l'écrivait :

GALLARD Roland, Mirepoix, « Il faut conserver le moral et dire que le sort nous a favorisé par rapport à tous ceux que nous avons laissés au cimetière de Sandbostel ».

GAUBET René, Nogent-le-Roi.
EVRRARD, Chatenoy-le-Royal, dont son épouse envoie la bise à tous.
THAUVIN Gilles, Séris.

— QUARANTE-CINQUIEME ANNIVERSAIRE —

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

le
JEUDI 29 MARS 1990
VENEZ NOMBREUX

LE DOARE René, Plomodiern.
DELEAU DES HAYES, 75017 Paris.
OUDEA René, 75008 Paris.
MESGNY Maurice, 75012 Paris.
MARAZZI Jean, La Côte Saint-André.
DEL BOCA J., 75018 Paris.
EMERY Marcel, Ermont, qui demande les jours de permanence, qui sont tous les mardis et jeudis après-midi, mais qui n'aura aucune chance de rencontrer les anciens de son kommando, si ce n'est lors de nos repas.

CALMES Achille, Graulhet.
FOCHEUX LEMOINE, 75016 Paris.
DUCATEL Jean, Senarpont.
LUCEREAU Mary, Châteaudun.
MAITENAZ Gabriel, Romans.
CHANELIERE Jean, Neulise.
COLLIN Roger, Hortes.
BIONDI Raphaël, Paris.
MORINET Paul, Rolampont, qui serait heureux de pouvoir rencontrer un ancien des X, de Schleswig-Holstein du Kommando 430.

Aumônier **BRISMONTIER Maurice**, Rouen, notre jeune ami de 91 ans à qui nous souhaitons de conserver sa bonne forme de longues années encore.

TRIPET J.-P., 75015 Paris.
FONTENELLE Jean, 1160 Bruxelles.
ALI Jean, Briollay.
BARBARIN Pierre, Cusset.
BARDIAU Jean, Renaison.
BLANCHARD Henri, Besse-sur-Braye, à qui nous adressons nos bien tristes condoléances pour la perte de son épouse.

BOUQUET Jean, Thury-en-Valois.
BOURDEIX Marcel, Limoges.
BRETON Roger, Armissan.
CHABOT André, Vix.
CHAFFRAIX Emile, Pulvérières.
CORBREAUD Maurice, Noirmoutiers.
DE GRAVE Jean, Bonneville.
GUILLAUME DE GAYEFFIER, Ribemont.
DESTOUCHES Lucien, Plessis-Robinson.
DIETTE Marcel, Nibelle, qui espère rencontrer notre ami René **LENHARDT** à notre prochaine Assemblée Générale.

DUMONT Bernard, Chateaufort.
ESTACE René, Cherbourg.
GONDRY Auguste, Donzenac.
GUEVEL Jean, Plabennec.
GUYON Noël, Lyon.
JOLIVET Jean, Artaix.
KASTLER Emile, Douarnenez.
LABOUREY Lucien, L'Isle-sur-le-Doubs.
LACROIX Adrien, Le Grand Lemps.
LAPORTE Jean, Senlis.
LAUBIN Robert, Epaignes.
Mme **LAURENS Denise**, Bois-Colombes.
LEDOUX Raoul, Ajaccio.
LE GODAIS Bernard, Saint-Berthevin.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

LENGRAND Paul, Corbeil.
LIBBRECHT Pierre, Lille.
MAURICE Jean, Brossac.
MONTCHARMONT André, Villefranche-sur-Saône.
NORMAND A., Eppeville.
PASSET Lucien, Aubencheul.
QUINTARD Jean-Michel, Saint-Sauvan.
REMY André, La Longine.
REYNIER Noël, Rignac.

RIBEILL André, La Rochelle, qui exprime encore une fois sa joie d'avoir rencontré notre Vice-Président **PONROY** et son épouse à La Rochelle.
RIGAUDIERE Raymond, Vittef.

ROCHE Jean, Pontcharra, à qui nous adressons toutes nos félicitations et vœux de bonheur pour la naissance de sa petite Marie qui a une grande sœur de 20 ans. Bravo ! Elle fait la joie de toute la famille.

ROUX Joseph, Pipriac.
Mme **SENECHAL Raymonde**, Saint-Maur-des-Fossés.
THOUZEL Achille, Nîmes.
UHR Robert, Biarritz.
Mme **VIONNE Henriette**, Monnetier.
VAGANAY Pierre, Loire-sur-Rhône.
VASLET Francis, Saint-Brice-en-Cogles.
TAURISSON Georges, Brive-La Gaillarde.
RAFFIN Edmond, Chambéry.
LA FAYE Hubert, La Ferté Vidame.
Mme **HANRY**, Lille.
Mme **GOURY Simone**, Beaumont-sur-Oise.
GEISSMANN Armand, Strasbourg.
ANCEMENT Léon, Nancy.
Mme Vve **FLEURY Bernard**, Jonchery-sur-Vesle.
POINCHEVAL Albert, Coutances, nous prie de transmettre toutes ses amitiés et vœux à tous ceux qui l'ont connu.

DURAND Pierre, Pont-à-Mousson.
FOUSSARD Maurice, Berchères-les-Pierres.
GANDOLFI F.-Antoine, Bastia.
MARGAT Robert, 75012 Paris.
BELMANS Marcel, Bruxelles.

Mme **BONHOMME Georgette**, Colombey-les-Deux Eglises.
BERSET André, Tours.
MARTIN Maurice, Poitiers.
CAPELLE Aimé, Neufchâtel-en-Bray.
HUCK Jean-André, Rosny-sous-Bois.
MONROY Charles, Moreuil.
GAUDRON Lucien, 75012 Paris.
Docteur **SCHUSTER Daniel**, Mongeron.

Mme **KOPFF Marie-Louise**, Lannilis.
Docteur **DAMASIO Raymond**, 75016 Paris.
VIALARD Lucien, 75018 Paris.
MILLON Raymond, Neuilly-sur-Seine.
Abbé **PUISSANT Roger**, Chevières.

Chers lecteurs et lectrices,

Notre Lien continue à bien se porter grâce à notre ami J. Terraubella, mais nous aimerions y voir paraître aussi vos opinions et cela en quelques lignes.

Nous savons que beaucoup d'entre vous n'aiment pas écrire, mais un petit effort de votre part donnerait un peu plus de « piment » à ce journal. Cela vous coûtera un timbre, ce n'est pas grand chose...

Nous ne cherchons pas les compliments, qui cependant affluent, ni les critiques trop acerbes, mais par exemple :

— J'aime bien lire Le Lien, mais... je trouve les mots croisés inutiles !

ou alors :

— Je serais heureux qu'on parle davantage de ?

En somme ce serait un « Courrier des lecteurs » plus ouvert. Car ce que nous souhaitons surtout c'est que Le Lien nous attache plus que jamais les uns aux autres.

A bientôt le plaisir de vous lire un peu plus longuement et en attendant : bonne santé à tous.

R. V.

DÉCÈS

La liste s'allonge et c'est avec une grande tristesse que nous venons de prendre connaissance de la lettre de notre ami **THIRIET Raymond**, Viménil, 88600 Bruyères qui nous écrit :

« J'ai perdu mon épouse le 24 septembre dernier, suite à une brève maladie : occlusion intestinale double avec perforation. Elle est restée trois semaines en réanimation. Quand tout allait mieux, le cœur a lâché. C'est un vrai désastre pour moi qui suis cardiaque, et me trouve complètement désorienté. En même temps je vous avise du décès de notre camarade **ALEXANDRE Marcel**, 61390 Courtemer, en octobre dernier ».

Il faut tenir, cher Raymond, et sache que nous sommes de tout cœur avec toi. Accepte nos sincères condoléances, ainsi que toute la famille **ALEXANDRE**.

Notre ami **SCHROEDER René**, de Paris, vient de nous faire part du décès de notre ami **LELONG André**, 10130 Evry-le-Chatel, survenu le 17 novembre dernier.

A toute la famille **LELONG** nous faisons part de notre affliction et adressons nos sincères condoléances.

« Les anciens prisonniers ayant séjourné au Stalag XB (Sandbostel) sont invités à faire une place dans leur mémoire — et dans leur prière reconnaissante — au Père René **MEUNIER**, qui fut l'aumônier principal du camp pendant 4 ans. Il est décédé le 26 juin 1989 à l'abbaye de Bassac, en Charente, où il était membre de la Congrégation des Missionnaires de Sainte-Thérèse ; il avait 88 ans, ayant gardé jusqu'à la fin une belle vitalité et une totale lucidité » (Fraternité n° 187).

Nous nous souvenons d'une correspondance pas très lointaine de l'Abbé **MEUNIER** et de ses vœux et compliments pour ce journal. Notre tristesse est grande de son départ vers le Père, mais c'était en Lui qu'il avait foi. Nous adressons nos condoléances à ses amis de l'abbaye de Bassac.

Mme **BADER-LACLAVÉRIE**, de Vaucresson 92420, nous signale le décès de sa mère, veuve de notre camarade **Maurice LACLAVÉRIE (XB)** décédé en 1975. Notre correspondante écrit :

« Afin de poursuivre l'esprit d'entraide de votre association et afin d'être fidèle aux engagements de mon père, de sa libération à sa mort, je vous prie de trouver ci-joint un chèque pour venir éventuellement en aide à quelqu'un de ceux qui l'ont connu ou approché, au cours des rencontres auxquelles il m'est arrivé, étant petite, de participer. J'ai prévenu personnellement de cette disparition quelques camarades qui ont conservé à ma mère l'amitié fidèle qu'ils portaient à mon père. Quelques autres, dont je n'ai pas les coordonnées, mais dont j'ai retrouvé le visage sur des photos conservées par ma mère, voudront bien ne pas me tenir rigueur de mon silence. J'espère qu'ils conserveront vivant le souvenir de nos deux disparus ».

Cette fidélité successive au souvenir de votre père, notre camarade d'épreuve, nous honore chère madame. Nous vous adressons nos sincères condoléances, et nous vous remercions pour votre don et pour l'attachement à notre association.

UNION NATIONALE AVEUGLES DE GUERRE
49, rue Blanche, 75009 Paris
Tél. 48 74 56 18 - 48 74 85 83

Cette association met à votre disposition ses installations (refaites à neuf) pour ceux désirant venir à Paris. A côté de l'Amicale - Métro Trinité, Saint-Lazare, Blanche

RESERVATION OBLIGATOIRE

Une vingtaine de chambres, avec cabinet de toilette et douche de 125 F à 165 F T.T.C. Petit déjeuner : 18 F RESTAURANT :(midi) 75 F - (soir) 60 F Service compris, sauf boisson.

Nous engageons vivement nos camarades à profiter de cette offre. Il y a aussi des salles de réunions.

◆ Un second et récent séjour m'autorise à vous dire tout le bien que je pense de cette Maison, accueil et services. J. T.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

Progressivement, les jeunes de la classe 38 s'endurcissent. Ils apprennent le métier de soldat et s'accoutument à une atmosphère que leur existence antérieure ne leur faisait pas soupçonner.

Ils commencent à prendre des habitudes.

Mais voilà que pour les besoins du service dans les ouvrages environnants, les amis de la première heure sont séparés.

Pour sauver les apparences et qu'il n'y ait pas de jaloux, on a tiré au sort. Des petits bouts de papier avec leurs noms dessus, éparpillés dans un casque. Riote, Murgui, Vraidiman, Taisin, Phago, Murger, Mas-pallier sont bons comme la romaine quand elle craque bien sous les dents. Dans toutes les carrées des tris analogues sont effectués. Ensuite, on réforme de nouvelles équipes en prenant un nom sur cinq. Antoine se retrouve dans une turne, qui porte le numéro 23, avec des mirontons qui ne le bottent pas tellement. Son voisin de page joue du tambour. De chez lui il s'est fait envoyer ça, ce con ! Au bout d'une plombe on sait le répertoire par cœur. Les chtimis qui sont là ont l'habitude, dans leur pays natal, les fanfares c'est assez courant. Quand même, trop c'est trop ; au bout d'un moment ils vont aux pets :

— « Dis donc, mein pote, t'eu t'es jamais fait implanter ? »

— « J'vas t'eu l'faire becter tin timbour ! Teu vas vouèr, che ch'ra point long ! »

L'autre, il le défend son instrument. Il le cajole. Le serre contre lui en brillant :

— « L'premier qu'y touche, ch'ti fous mein brein dein l'gueule ! »

Enfin, comme ça s'organise dans le détachement, il sera transféré à la clique du régiment de Haguenau. Il n'a pas fini de les faire chier, là-bas !

— « Dis donc, Blavien, y'a le Lieutenant qui veut te voir ».

Le Lieutenant ? Le même il est étonné, c'est bien la première fois que la gradaille s'intéresse à sa paillasse. Il y va. Poireaute devant la porte du burlingue. Est introduit. L'officier relève distraitement la tête, et jette d'un air détaché :

— « Ah ! C'est vous, le Capitaine veut vous parler ».

Le Capitaine ? Et puis quoi encore ? Le Ministre de la Guerre, c'est pour quand ?

Il refonce, l'Antoine, jusqu'au bureau du piston, tout au fond du couloir. Re-attente. Re-introduction.

Cassagne, il s'appelle, le chef de la compagnie. On ne le voit jamais, uniquement le matin, quand il fait du gail sur la piste, que l'on a tracée, sur l'immensité gazonneuse, juste pour cézingue. Même que tous les gus le lorgnent, à distance, en attendant le moment où il va se foutre par terre. La cinquantaine, froid comme Tout Ankh Amon dix siècles après sa mort, il porte des lorgnons à la Zola. Compulsant des papelards, il interroge :

— « Antoine Blavien. Vous êtes boucher dans le civil ? »

Ça c'est sûr, notre gamin a fait cinq ans d'apprentissage dans ce métier et l'a notifié en arrivant au corps, histoire de se ménager éventuellement une planque aux cuisines.

— « Oui, mon Capitaine ».

— « Très bien, j'ai un porc à tuer, voudriez-vous vous en charger ? »

Un porc ? Non mais, ça va pas ? Il a été boucher, c'est vrai, mais pas dans les abattoirs. C'est une autre spécialité, à Paris on se contente de parer la viande, et c'est déjà du grand art. Il le dit gauchement.

— « Mais... Mon Capitaine... Je ne suis pas un tueur ».

L'autre redresse brusquement la tête. Il fronce les sourcils. C'est que nous sommes dans une époque bizarre. Les gradés vivent dans la hantise de l'infiltration novatrice. Des comités de soldats. Des « torchons » révolutionnaires. Leurs mots d'ordre sont de repérer les éléments douteux, de les éliminer. Le Capitaine est d'une espèce dépassée. Un petit fonctionnaire pète sec dans un uniforme de matamore. Ce subordonné qui lui sort qu'il n'est pas un tueur ne peut être qu'un rouge sang, une brebis galeuse, on va l'avoir à l'œil, lui en faire baver, il ne faut pas les ménager ces anarchistes. Il jette sèchement :

— « Très bien, rompez ! »

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à le

Signature,

.....

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XA, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat, versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D, ou chèque bancaire.

CHAPITRE IX

Et, tandis que notre trouffigne éberlué se retire, d'une main fébrile, il trace rageusement une grande croix rouge en face de son nom. En voilà un qui va voir ce qu'il va voir...

Hein ! Quand même, à quoi tiennent les destins. Et ça commence !

Car, uné fois de plus, dans la petite caserne de Soufflo, on chancetique tout. Un matin, au rapport journalier, on leur annonce qu'ils vont être logés différemment : les élèves caporaux dans des chambrées distinctes, les autres ailleurs.

« Bath ! » se pense notre trognon, je vais me retrouver avec tous les potes qui, comme moi, ont demandé à suivre le peloton.

L'appel se fait : Rousset, Laracine, Tudou. Les noms défilent, s'égrènent, se psalmodient. Vingt comme ça. Puis trente. Et quarante. C'est fini. De Blavien, nib de nib. Que de chi. Il est rayé des futurs cadres. On le cloque avec les deuxièmes bibis, dans une chambre de 19.

Décidément il n'a pas de boc. Toutes les fois qu'il rêvasse de s'élever un tout petit bizelé dans l'échelle sociale, on lui refout la tronche dans la baïlle. Il ne se goure pas, le mimichard, de la véritable motivation. Il a refusé de buter un goret, il est donc fiché.

A l'occasion du 11 Novembre, ces messieurs décident de faire un défilé dans le patelin. Allez ! Répétitions, et re-répétitions à plus soif. On leur mène la vie duraille aux jeunots, dans la cour du quartier, à longueur de journées :

— « Un ! Deux ! Un ! Deux ! Gauche ! Droite ! Gauche ! Droite ! »

Des heures et des heures ça dure. Ils n'en peuvent plus ; souffrant des paturons, les épaules arrachées par les courroies du sac et le chien du mousqueton. A ramasser à la petite cuiller ils sont après cette débécation. N'importe, après ils pourront drôlement goder. Du moins, les autres, parce que pour ce qui est d'Antoine, la veille du défilé, on lui annonce qu'il n'y aura pas droit. A la peine, d'accord ! Mais pas à l'honneur, parce que des pourris comme lui, on sait bien que ça n'en a jamais eu. On le consigne de garde à la poudrière. Au fin fond des bois. Quatre fois en 24 heures, dont une entre minuit et trois heures du matin. Un cadeau quoi !

La poudrière, ce sont six petites baraques en ciment, entourées de monticules de terre et de fils de fer barbelé. Eloigné de tout c'est. Encastré dans les arbres, la végétation luxuriante, au milieu du silence de la nuit hormis le chuintement du vent dans la ramure, des cris d'oiseaux nocturnes, des ombres incertaines autant qu'imaginaires. Envahi d'une torpeur inquiétante, on s'y sent bien seul, loin de tout, abandonné, armé d'un fusil sans cartouche, près d'une sonnette électrique d'alarme qui ne fonctionne pas, à deux pas d'un ennemi probable, en pleine zone dangereuse. Le même, qu'aime pas qu'on le fasse triquard, drôlement vachard il se sent.

Dans un coin de la poudrière, il y a une guérite. C'est toujours là qu'ils se cloquent, les turlupins, quand ils sont de faction. Moins humide c'est. Moins venteux. Antoine, il ne s'y fie pas. Il se dit que là-dedans on est une sacrée cible pour un mal intentionné. Un poignard. Un pétard. Et, ou ! c'est râpé. Et puis, il a entendu parler du Lieutenant. Un petit salingue qui prend son fade en coinçant les sentinelles non vigilantes. Pour y parvenir, il rampe, ce fadasse, il se glisse sous les barbelés, s'approche de la guérite, sachant qu'il ne risque rien, et, soudain, il bondit, la torche en avant, éblouissant l'homme somnolent, en criant : « Vous êtes mort ! »

Après quoi, il lui fout quatre « pains », qui deviennent huit par la bonté du Capitaine...

Notre loustic, sûr qu'il ne pouvait pas y lopper à ce turbin. Qu'est-ce qu'il n'aurait pas fait, l'autre, pour se faire bien piffer en haut lieu. Là, avec ce loquedu, c'était du nanan. Flagrant délit. Négligence dans le service. Le falot. Biribi. Tataouine. Tout qu'il s'apprête à lui avaler sur la fiole. Il en bave. Son rapport est déjà prêt dans son burlingue. Il n'y a plus que le nom à mettre.

Mais, le gosse, il n'est pas plus jobril que lui. A vingt mètres de là, il l'attend. Allongé dans l'herbe.

Il y va mollo, le gradailou. Il le connaît à fond son parcours du combattant. Une anguille c'est. Un reptile venimeux. Une hyène. Il lorgne la guitoune. S'approche encore un peu, puis, tout à coup, il fonce. Braque la torche électrique. Prêt à faire son petit effet. Manque de pot, il n'y a personne dans la guérite. C'est encore mieux ! Abandon de poste ! Perplexe, quand même, il est. Pas longtemps. Car c'est à ce moment-là qu'il a compté les chandelles. Les étoiles. Les astres interplanétaires, avec toutes les constellations de la galaxie en rabe.

Antoine vient de lui cloquer un grand coup de crosse de fusil sur la cafetière en beuglant :

— « Mon Lieutenant, vous êtes mort ! »

Le lendemain, une vedette il est pour tous les trouffions de la caserne admiratifs.

Il n'en est pas de même des gradés bien décidés à venger l'honneur du deux ficelles, lequel rase les murs, penaud, la tête enrubannée de velpeau.

Quant au pitaine, il est vert de rage, mais c'est pour une autre raison : son défilé a été loupé. L'unique clairon faisait des fausses notes. Durant la minute de silence, le juteux a pété bruyamment ; et lui, en voulant parader, il a failli prendre un gadingue du haut de son bourin. Quelle armée !

Cinquante au moins ils sont pour essayer de faire avancer la charette de foin. Ceux qui sont dans les brancards crient : « Hi ! Han ! Hi ! Han ! »

D'autres s'arqueboutent aux roues. Des vrais petits Jean Valjean. D'autres, enfin, poussent au cul.

Antoine, installé sur le siège du conducteur, commande la manœuvre :

— « Oh ! Hisse ! Allez-y, les gars ! Du nerf. Oh ! Hisse ! C'est mou ! C'est mou ! Pas besoin de faire les ânes, vous l'êtes assez ! »

Quant au cheval qui ne voulait rien savoir pour se coltiner la chignole. Dételé et tenu par un zigue qui le bourre de morceaux de sucre, il suit. Derrière. Majestueux. Piaffant et caracolant de plaisir.

Ça, c'est le métier de grifton, les enfants !

Pour stimuler les tringlots, la serre-pattes, aux quinquets bordés de gruyère, qui dirige la corvée, a commandé du pinard. Les cuistots n'y sont pas allés de main morte. Ils ont doublé la dose. Y'a de la gueule saoule dans l'attelage. Du haut de son perchoir, Antoine veut faire claquer le fouet. Il loupe son coup et envoie valdinguer le kébour du sergent aussi pinté que ses hommes. Certains s'éroulent sous la bagnole.

— « Non mais, vous êtes bourrés ! » qu'il leur éjacule, le sergif, entre sa double rangée de chicots noirs et deux rots sonores.

— « Où c'est qu'on la met c'te bon dieu d'charrette ? »

— « Là. hi ! hi ! Devant les bureaux des officiers, hi ! hi ! »

— « Ils pourront toujours brouter. Hi ! Hi ! Hi ! »

Six jours ça a duré l'histoire.

La carriole, on l'a vue aux cuisines. A la cantine. Au champ de tir. Personne ne savait plus qu'en foutre. Chaque fois, une équipe la prenait en charge. Sans but précis. Simplement pour couper aux exercices. Le cheval suivait toujours. Gras à lard. Heureux comme un pape le jour de Pâques.

Enfin, ce sont des civils qui sont venus prendre le relais. Ça valait mieux, ils y seraient encore.

— « Jeunesse ! Jeunesse ! On n'a pas toujours vingt ans ». C'est un chanteur de charme qui s'égosille en prévision de la fête de la compagnie. Les gars râlent :

— « Eh ! Dugland, si on avait toujours vingt ans, on resterait au régiment ; tu parles d'un cadeau ! »

Ils ont aussi un ténor qui fait des vocalises.

— « Qu'est-ce que c'est que ce mec ? »

— « Un lyrique. Paraît qu'il vient de Nancy ».

— « Ouais ! Eh bien, à ton Caruso de mes deux, tu lui diras d'aller faire ça aux chiottes ; ici il nous empêche de ronfler ».

Un autre enguirlande un nordiste qui balalaie en soulevant un nuage de poussière. L'autre, sans se démonter, lui répond mollement.

— « Mi, j'pouvos point l'minger l'poussière ».

Là-bas, sur les vitres embuées, un dessinateur d'occasion a souligné ses petits personnages d'une phrase vengeresse : « Le caporal est un con »

Le crabe aperçoit les graffiti et fonce.

— « Quelle est la salope qui a écrit ça ! »

Toute la chambrée répond en même temps : « C'est pas moi ! »

Cela pourrait dégénérer, mais, ce matin, ils n'ont pas le temps. La caserne est en effervescence. Tous les bleus doivent être présentés au drapeau du régiment, et se voir remettre la fourragère rouge de la Légion d'Honneur qui devrait, en période normale, n'être remise qu'après un an de service.

Mais nous ne sommes pas en période normale. Ces jeunes-là sont, moralement, aussi avancés que leurs anciens, et tout autant des cadavres en puissance qu'eux. Alors, pas question de tergiverser, il faut faire ce qu'il faut quand on le peut encore.

A Hatten, cela doit se passer. Encore quinze bornes à se taper pour se mettre en appétit. Il faudra, forcément, en faire autant au retour. Ce n'est donc pas une partie de rigolade. Pour la première fois, on leur distribue des casques de guerre. Des vrais. Pas les bosselés qui leur servent pour l'exercice.

On leur fournit également un étui à revolver, puisque, en principe, les équipages de casemates n'utilisent pas le fusil. Dans la cartouchière, à gauche, ils mettent la fourragère qu'ils porteront au retour. En cours de route, on pousse même le vice jusqu'à essayer de leur faire chanter des hymnes martiaux, du fier, du combatif. La marche officielle du Vingt-Troisième Régiment d'Infanterie de Forteresse.

A suivre.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 459

HORIZONTALLEMENT :

I. - Epiphanie. — II. - Mu. - Risées. — III. - Broutions. — IV. - Pile. - Ia. — V. - Un. - Né. - Psy. — VI. - Miséreuse. — VII. - Epo. - I.I. - Eu. — VIII. - Epicerais. — IX. - Serines.

VERTICALEMENT :

1. - Embaumées. — 2. - Pur. - Nippé. — 3. - O.P. - Soir. — 4. - Prune. - Ci. — 5. - Hitlérien. — 6. - Asie. - Eire. — 7. - Né. - Pu. - As. — 8. - Ienissei. — 9. - Essayeuse.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 1^{er} trimestre 1990

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE